



LE FIGARO

DESIGN

AKARI, UN PHARE ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

EN 1951, L'ARTISTE ET DESIGNER ISAMU NOGUCHI S'EST INSPIRÉ DES LANTERNES TRADITIONNELLES NIPPONES POUR IMAGINER UNE SÉRIE DE LUMINAIRES-SCULPTURES. CES MODÈLES VINTAGE S'EXPOSENT PENDANT UN MOIS À L'ATELIER 13, À PARIS.

MADELEINE VOISIN

Tous les soirs, de mai à octobre, depuis l'époque Nara (710-794), à Gifu, au centre du Japon, les flambeaux attachés à la proue des bateaux de pêche se reflètent dans les eaux sombres de la rivière Nagara, attirant à la surface les truites ayu très appréciées de la population. Et pour capturer ces animaux d'eau douce, les pêcheurs utilisent des cormorans dressés qui, attachés à l'embarcation par des cordes, plongent à la recherche de leurs proies. Aujourd'hui, si la pêche moderne a rendu cette technique obsolète, l'événement - en particulier la cérémonie d'ouverture ponctuée de feux d'artifice - est devenu un rendez-vous prisé des curieux. Ils y observent la poignée d'hommes pratiquer l'ukai depuis la rive éclairée par des lanternes légères. C'est bien de ces chōchin, lampions faits de washi - papier japonais à base de mûrier -, dont il est question ici. Ceux-là mêmes auxquels Isamu Noguchi redonne vie sous le nom d'Akari, leur offrant une notoriété dépassant largement les frontières du pays.

« La vie d'Akari débute par une histoire de poisson, raconte l'artiste dans un article en 1954 (1). À la fin de 1951, lors de mon deuxième voyage au Japon après la guerre, je me suis arrêté à Gifu (...), connu pour sa pêche au cormoran que je souhaitais voir. (...) Les lanternes

de la région, célèbres dans tout le Japon, en font bien sûr partie. (...) Il est inévitable d'aller voir comment elles sont fabriquées, le meilleur endroit étant celui d'Ozeki. Je m'intéressais beaucoup, en tant que sculpteur, à leurs méthodes de fabrication : les cadres sur lesquels sont enroulés le bambou et le papier ; la flexibilité et la simplicité suggéraient immédiatement de nouvelles possibilités de formes sculpturales - une sculpture légère, translucide et pliable ! » Inspiré par cet objet emblématique, l'artiste imagine donc une collection de luminaires baptisée Akari, qui signifie « illumination » en japonais. Soit un florilège de pièces aux formes variées allant de la suspension boule au lampadaire asymétrique en passant par la lampe de chevet cubique. Si les modèles dessinés par Isamu Noguchi ne sont pas tous encore produits - on a pu en dénombrier plus de 230 -, ceux qui le sont toujours continuent d'être fabriqués par l'atelier Ozeki, suivant le procédé traditionnel, en utilisant les matériaux originaux.

Sculpter la lumière

« Isamu Noguchi aimait beaucoup se raconter, il donnait des conférences, écrivait sur sa vision des choses, affectionnait l'autofiction, tempère Thibaut Varaillon, historien de l'art. Car il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une commande. » À cette époque, le maire de la ville cherche un moyen de remettre les chōchin - « qui avaient perdu en qualité et étaient devenus un artisanat en ber-

ne » - au goût du jour. « Ce dernier a voulu profiter d'un artiste reconnu à l'international, fer de lance de la modernité. » Les lanternes, électrifiées par le designer, entrent dans l'âge moderne et changent de statut. « Il avait déjà cherché des moyens de s'exprimer avec la lumière, de la sculpter. Pendant très longtemps les Akari ont été perçues comme de simples lampes alors que ce sont de véritables sculptures activées par la lumière. En Occident, on ne comprenait pas que ces luminaires puissent être autre chose qu'utilitaires, alors qu'au Japon, le quotidien est un art. » Surtout qu'à ces œuvres se sont substituées, dans l'imaginaire collectif, les innombrables copies, dont les globes bon marché, pullulant chez les grandes enseignes qui en ont fait un produit d'appel.

S'il est un pont entre tradition et modernité, art et fonction, Akari est avant tout, pour son auteur, une passerelle entre Orient et Occident, « la fusion de deux mondes, l'Est et l'Ouest (qui, il espère, reflète) plus que les deux » (2).

Car, contrairement aux croyances courantes, Isamu Noguchi n'est pas américano-japonais mais bien un Américain d'origine nippone. Il naît à Los Angeles en 1904 d'une mère américaine (1875-1947) et d'un père japonais, dans un contexte géopolitique compliqué. « Après leur victoire sur la Russie, l'hégémonie japonaise s'est



étendue vers la Chine, ce que les USA ont vu d'un mauvais œil. La montée du racisme contre ce peuple dans la contrée des libertés fut terrible, au point que certaines lois ont été votées, interdisant notamment l'école standard aux enfants d'immigrés japonais», continue l'historien. Désireuse de fuir un climat hostile et de se voir construire une relation avec son père, sa mère pose ses valises au pays du Soleil-Levant en 1907, accompagnée de son fils. L'intégration est plus difficile que prévu. Quant à son père, il brille par ses absences récurrentes. «Celui-ci, qui n'était pas une très bonne personne, en particulier avec les femmes, avait déjà refait sa vie. Il a toujours nié la liaison et n'a jamais reconnu l'enfant, l'empêchant même de porter son patronyme.»

Un « citoyen du monde »

Trop japonais aux États-Unis, considéré comme un *gaijin*, un étranger, au Japon - la mixité y est d'ailleurs peu tolérée -, Isamu Noguchi se sent apatride. Sa mère, qui a du mal, elle aussi, à se faire accepter, finit, tiraillée, par le renvoyer dans sa terre natale, seul, à l'âge de 14 ans. Il y prend le nom de Sam Noguchi. Toute sa vie, ce « citoyen du monde », comme elle se plaisait à l'appeler, tentera de se reconnecter à ses racines, de trouver sa place légitime. Jusqu'à sa mort, en 1988, il continue d' étoffer la ligne Akari, qui devient l'œuvre de sa vie. « Quand je suis allé au Japon en 1950, ce n'est pas par hasard que je me suis intéressé à l'art alors moribond de la fabrication de lanternes. Pour moi, cela a peut-être été un moyen de me lier irrévocablement au Japon, ce que je souhaitais vivement » (3). D'ailleurs, cette fois, il est accueilli à bras ouverts, « non seulement en tant que conquérant, vainqueur de la guerre, promoteur de cet American way of life qui imprégnera durablement le Japon, mais aussi comme enfant - qui plus est de talent - qui rentre enfin au pays après une longue période passée loin de chez lui », précise Thibaut Varrillon. S'il n'a guère réussi à nouer des liens avec son géniteur - écrivain reconnu notamment de poésie et de fiction -, il est certain qu'Isamu Noguchi restera à jamais associé au paysage

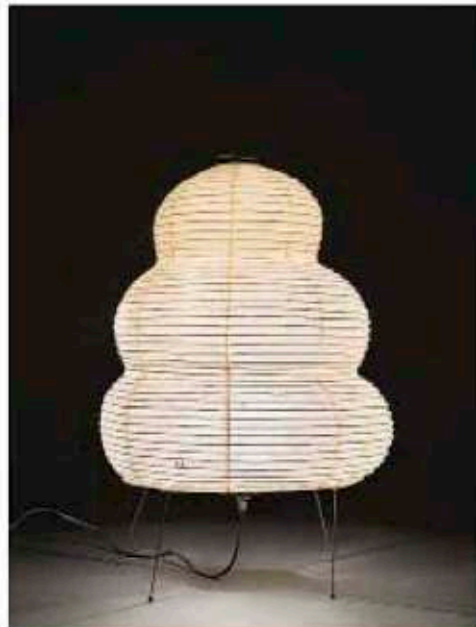
culturel japonais. ■

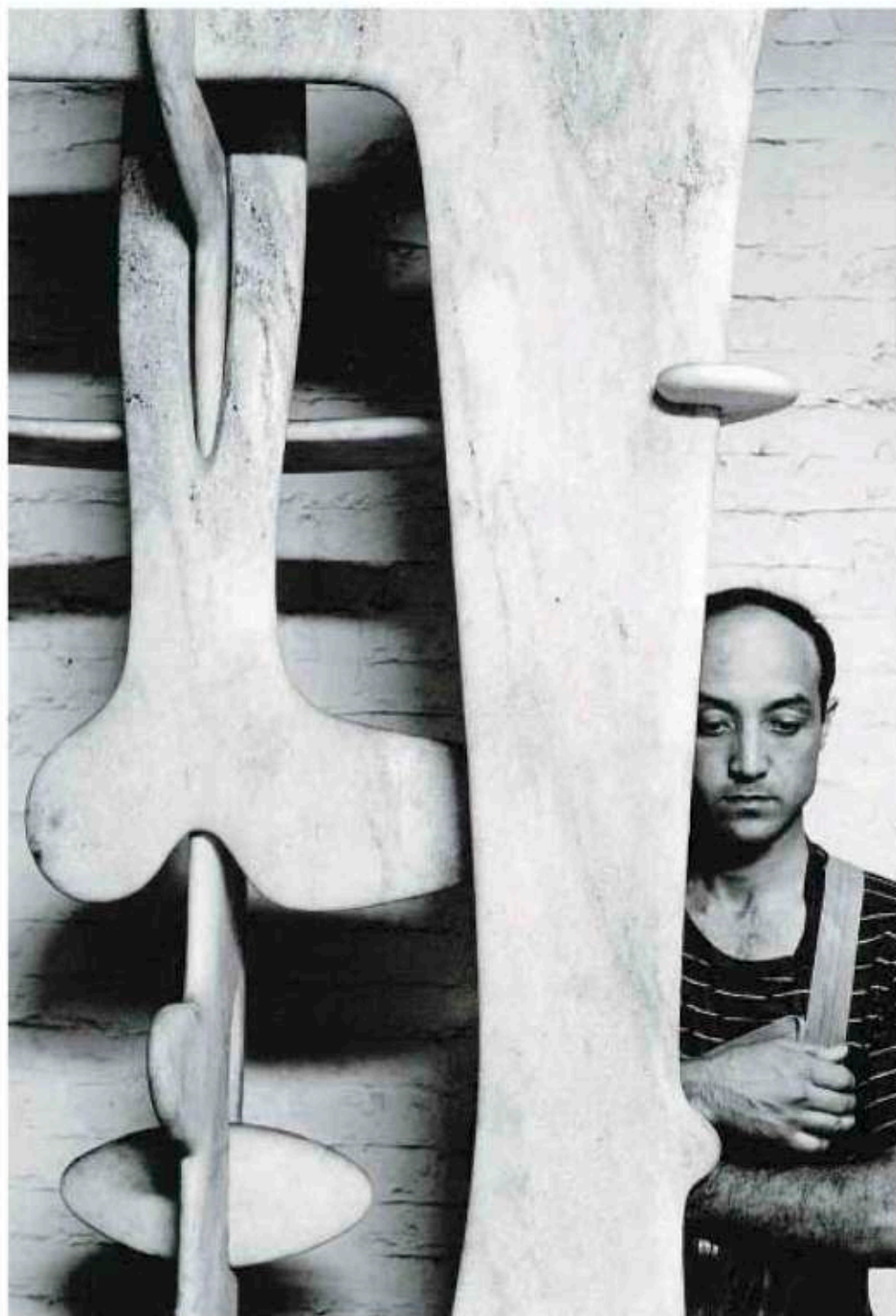
Soixante-dix modèles vintage à découvrir à l'exposition « Akari. Les chemins de la lumière », organisée par la Wa Design Gallery du 25 juin au 23 juillet 2021, à l'Atelier 13 (Paris 4^e).

(1) Akari. Les chemins de la lumière, catalogue de l'exposition éponyme organisée à la Wa Design Gallery.

(2) David L. Shirley, « Noguchi », *Newsweek*, 29 avril 1968, pp. 94-95, tiré d'Akari. Les chemins de la lumière, catalogue de l'exposition éponyme.

(3) Isamu Noguchi, « Sculpture as Invention », tiré d'Akari. Les chemins de la lumière, catalogue de l'exposition éponyme.





Isamu Noguchi, à New York, en 1947.
Ci-contre, Akari «24N» et «33N»
de la série débutée en 1951.

Ces abat-jours originels en washi
et nervures en bambou furent réalisés
à la main par Ozeki Company à Gifu
(Japon) et portent le sigle iconique rouge
du Soleil et de la Lune.

En bas, dans cette même ville, la pêche
au cormoran et ses célèbres lanternes,
qui ont inspiré le designer.

ARNOLD NEWMAN COLLECTION/GETTY ; JEAN-
PIERRE VAILLANCOURT/WA DESIGN GALLERY ;
YOICHI HAYASHI/THE YOMIURI SHIMBUN/AFP

